

Les Petites Fugues 2022



© Patrice Normand

LIRE THOMAS FLAHAUT

SOMMAIRE du partage

OSTWALD (2017) // p. 2

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 2
**ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS
AVEC D'AUTRES ŒUVRES // p. 6**
PASSAGES À ÉTUDIER // p. 7

LES NUITS D'ÉTÉ (2020) // p. 8

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 8
**ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS
AVEC D'AUTRES ŒUVRES // p. 13**
PASSAGES À ÉTUDIER // p. 14

**LECTURE TRANSVERSALE
DES DEUX ROMANS // p. 15**

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Audrey Gauchet

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

OSTWALD (2017)

PARCOURS DE L'ŒUVRE

« Il était question de parler d'un présent déjà apocalyptique. »

(Interview dans le quotidien Libération, septembre 2017)

I/ Une fiction d'anticipation post-apocalyptique ou un tableau sombre de notre monde contemporain ?

1/ Un récit post-apocalyptique

Sous-genre de la science-fiction très prolifique au XX^e siècle, le post-apocalyptique est repris ici avec toutes ses caractéristiques : l'histoire se déroule après une catastrophe (incendie à la centrale nucléaire de Fessenheim suite à un tremblement de terre) et plonge les hommes dans un danger permanent ; le récit raconte le quotidien de personnages survivants (Noël et Félix), égarés dans un monde hostile et tentant de s'en sortir dans les vestiges d'un ancien monde dévasté.

Pour survivre, il leur faut trouver de la nourriture, comme dans une cafétéria abandonnée sur une aire d'autoroute où « sur les *knacks* sèches et enchevêtrées, un tapis grouillant de mouches » (p. 125) ; il leur faut trouver de l'essence pour fuir ; et il leur faut déjouer des obstacles inattendus comme des bus vides de touristes qui bloquent l'avancée sur l'autoroute.

Thomas Flahaut dit s'être inspiré du film de science-fiction *Stalker* (1979) d'Andreï Tarkovski dans lequel un passeur guide deux personnages dans un territoire interdit « La Zone » depuis qu'une météorite, ou un accident nucléaire (on ne sait pas), l'a rendu dangereux.

On peut retrouver également dans *Ostwald* des territoires vidés de ses habitants comme dans le film *La Route* (2009) de John Hillcoat. « Les villages comme les noms qui les désignent, se ressemblent. Personne nulle part. Partout. Du vide » (p. 130). « Son entrée [d'une zone commerciale] est gardée par un char d'assaut abandonné, canon pointé sur la banlieue déserte. Son immense parking est couvert par les tentes blanches d'un camp de réfugiés. » (p. 131).

Les longues files de voitures quittant les villes rappellent également *The Wave* (2015) de Roar Uthaug. Comment ne pas reconnaître aussi dans l'invasion des primates du Haut-Koenigsbourg les proches cousins de ceux de *La Planète des singes* ! « Une horde de singes gris dévale la pente entre les rangées de vignes nues. Les magots de la montagne sortent des vignes, inondent le champ et renversent les clochards, les submergent. Ils s'approchent de l'autoroute. Nous rentrons dans la Golf. Félix verrouille les portes et le coffre. » (p. 128).

2/ Un tableau critique de notre société

Thomas Flahaut, dans son récit d'anticipation, ne projette pas le lecteur dans un futur lointain ; sa fiction, débute lorsque le personnage principal a 11 ans lors des manifestations contre la fermeture d'Alstom (ce qui nous laisse penser que nous sommes en 2016, année également de l'écriture du livre). Puis, elle se déroule environ une dizaine d'années plus tard. Le parallèle avec notre monde actuel est donc facile à faire et plusieurs points communs peuvent être établis.

Avec **les violences policières** tout d'abord. Les militaires qui évacuent les belfortains apparaissent rapidement comme des individus inquiétants, « des policiers à carapace noire de scarabée » (p. 69). Celui qui vient chercher Noël et son frère n'est pas tendre : « son empressement, son bras qui enserme mon biceps, la fixité violente de ses yeux » (p. 68) interpellent le narrateur qui le surnomme immédiatement « Tête de souris ». Ce dernier se montre également brutal : lorsque dans le convoi qui les amène au camp d'urgence, il « arrache la cigarette de [Félix] et la jette sur le caillebotis. L'écrase sous les semelles épaisses de ses rangers. » (p. 72). Dans le camp ensuite, « leurs ombres rôdent » (p. 81) et loin de rassurer les réfugiés, leur présence a « quelque chose de menaçant ». Mais la violence de ses hommes du respect de l'ordre atteindra son paroxysme dans le bois près du camp de réfugiés lorsqu'ils tueront les deux adolescents qui avaient sympathisé avec les deux personnages principaux après avoir violé la jeune femme.

La mise en quarantaine des belfortains dans un campement d'urgence à Brognard n'est pas sans rappeler aussi **le sort des migrants** parqués dans des camps en Jordanie, en Turquie, au Liban ou en France à Sangatte ou Calais. Évacués en camions militaires, les personnages sont amenés dans « un gymnase de verre » (qui peut faire référence à la phrase d'Iggy Pop en exergue) où on leur remet une « carte de réfugiés » (p. 75). Dès lors, leur quotidien se résumera par cette juxtaposition de verbes : « ils parlent, dorment, lisent, jouent aux cartes, se rencontrent, se retrouvent, s'embrassent, s'inquiètent et se rongent les ongles » (p. 77). Penchés sur une antique petite radio, ils écoutent les nouvelles et comprennent qu'ils sont là pour longtemps et qu'ils ne rentreront pas chez eux. Le camp se transforme vite en prison où tout contact avec l'extérieur est interdit ; ainsi la mère des deux frères sera « arrêtée à un barrage » et ne pourra venir les chercher. Certains vont donc essayer de fuir et des lits de camp sont vides certains matins. Quant aux autres, ceux qui sont rattrapés, ils sont *tasés* et *violentés*.

Un rapprochement avec **la déportation des Juifs** peut enfin être établi. De nombreuses allusions rappellent le sort tragique de ces populations que l'on a chassées de chez elles en de « longue procession » (p. 69) et conduit, « dans l'exiguïté du camion », dans « *un camp* » ; le mot écrit en italique, prononcé sadiquement par le militaire, prend immédiatement une connotation inquiétante pour les évacués : « Je ne sais pas si Tête de souris s' imagine ce que *un camp* a de terrifiant. » (p. 71).

II/ Éclatements et délitements

1/ Une explosion technologique

L'accident nucléaire est un thème récurrent dans le récit post-apocalyptique. Face aux problèmes nucléaires qui ont émaillé les dernières décennies (Tchernobyl en 1986, Fukushima en 2011), la menace atomique devient plus tangible et s'immisce dans la fiction.

Dans *Ostwald*, celle-ci provient de la centrale de Fessenheim en Alsace. Le personnage découvre sur l'écran d'un bar PMU les images : « des cortèges de bus et de camions militaires, des pompiers au visage couvert d'un masque à gaz, des dizaines d'hommes vêtus de combinaisons jaunes » (p. 53), avant d'apprendre : « GRAVE INCIDENT LA NUIT DÉRNIÈRE À LA CENTRALE DE FESSENHEIM ». Sans réaction et sans un mot de surprise, le barman, comme blasé par une évidence, change rapidement de chaîne pour regarder les résultats des courses hippiques. Puis, suit un commentaire dont on ignore l'auteur : « On le sait depuis longtemps, la centrale fuit de partout, elle surchauffe, ses réacteurs s'arrêtent sans raison. À chaque élection, on parle de la fermer et rien ne se passe. » (p. 54) Indignation de Noël ? de Gargouille ? du barman ? Quoiqu'il en soit c'est un fait ; les experts sont formels : il y a des défauts de sûreté (située en zone sismique, en contrebas du grand canal d'Alsace, la centrale est particulièrement vulnérable, ses équipements sont, avec le temps, plus fragiles et une partie d'entre eux ne sont pas remplaçables).

L'auteur d'*Ostwald* explique ainsi le choix de Fessenheim qui n'est pas que géographique : la centrale, en 2016, est la plus ancienne centrale nucléaire en activité (le premier réacteur de la centrale nucléaire de Fessenheim sera arrêté le 22 février 2020, et l'autre le sera le 30 juin.) Construite sous l'impulsion du Général de Gaulle, elle est la métaphore d'une France souverainiste qui, 60 ans après, est moribonde et en déclin. Ce délitement d'un symbole technologique fait écho aux casses sociales dans la région.

2/ Une explosion sociale

Avant que la ville de Belfort soit vidée de ses habitants à cause de la menace nucléaire, Noël avait déjà pressenti, enfant, cette fuite et cet exode. Mais pour d'autres raisons. Automne 2016 (la date n'est pas explicitement donnée), le roman s'ouvre sur une manifestation à Belfort des salariés d'Alstom contre la fermeture annoncée de leur usine (dans la réalité, le 7 septembre 2016, Alstom annonce la fermeture du site de Belfort pour 2018, faute de commandes suffisantes de matériel ferroviaire, et le reclassement de ces salariés dans d'autres sites). Le narrateur se souvient : « ...l'idée de la voir s'effondrer, cette ville, avec toutes ses pierres, ses voitures et ses habitants, l'idée du vide qui viendrait après sa mort, du néant replié sur toutes ses rues et ses existences, alors, me hante. » (p. 9) L'enfant déjà comprend que si cette usine, dans laquelle travaillent ses parents, ferme, l'onde de choc sera bien plus grande que le chômage de quelques centaines de personnes : « une usine ferme. La ville qu'elle faisait vivre agonise. La ville meurt. » (p. 9). L'explosion de la centrale de Fessenheim ne sera donc que la réplique d'une première explosion, sociale celle-là, qui avait déjà eu lieu 10 ans auparavant : « le squelette rouille et vert-de-gris de l'usine laissé là, pourrissant lentement au milieu de Belfort, comme un fantôme du passé ou un avant-goût de l'avenir. » (p. 11). Le roman se veut donc aussi le témoin d'un délitement des liens sociaux et d'une certaine culture ouvrière (thème plus largement traité dans le second roman de Thomas Flahaut, *Les Nuits d'été*).

3/ Une explosion familiale

3.1/ Une famille désunie

La famille du narrateur qui semble unie à l'ouverture du roman se délitéra, comme la centrale ou l'usine. L'onde de choc de la fermeture (fictive) d'Alstom impactera les foyers : « [la mère] a accepté une mutation. [Le père] a acheté son licenciement et ils ont divorcé quelques mois après. » (p. 30). Désormais, la mère vit à Belfort et le père à Ostwald, dans la banlieue de Strasbourg. Ces deux personnages, tels des fantômes, n'apparaissent qu'en filigrane tout au long du roman ; de la mère, éloignée géographiquement à Marseille pour son travail, nous ne saurons presque rien ; quant au père, même lorsqu'il est présent comme dans la scène au restaurant avec Noël, il semble absent et ailleurs : « Papa ne répond pas aux questions qu'on lui pose. Papa, en dehors de nos déjeuners inscrits des semaines à l'avance dans son agenda, est hors d'atteinte. » (p. 17). Cette distance qui s'est installée entre le père et ses fils transparait au moment où Noël quitte le déjeuner pour laisser son père prendre un appel téléphonique ; celui-ci « sans [le] regarder, [lui] adresse un signe d'au revoir » (p. 17).

La fermeture de l'usine a cassé des hommes, des femmes et des familles. Une scène est révélatrice quant à cette imbrication entre vie sociale et familiale et la répercussion de l'une sur l'autre ; partie 2 du roman, Noël et Félix se rendent chez leur mère à Belfort pour prendre des pastilles d'iode ; alternent alors la description des images du journal télévisé expliquant les zones d'impact du danger nucléaire et la description de photos de famille sur lesquelles les parents et leurs enfants apparaissent heureux et unis (p. 64-65). À l'explosion de la centrale répond l'explosion d'une famille et un bonheur désormais passé.

3.2/ La quête du père

Noël pense fréquemment à son père. L'ensemble des souvenirs du personnage principal qui émaillent le roman lui font référence : fierté de l'avoir vu au journal télévisé lors des grèves (p. 39), souvenir d'une balade à la base nautique de Brognard (p. 75), souvenir d'une après-midi de chasse (p. 87), souvenir de pauses sur l'aire d'autoroute du Haut-Koenigsbourg : « Papa sortait de la voiture. Il marchait pour se dégourdir les jambes après une longue route au retour des vacances. Il buvait du café instantané et fumait une cigarette dont la fumée attrapait ce bleu étincelant. Il me croyait bien endormi mais, assis sur le siège arrière, je le regardais, je m'en souviens. » (p. 119).

La figure paternelle traverse ainsi tout le roman et c'est d'ailleurs vers l'appartement de leur père que les deux frères se rendent après leur fuite du camp d'urgence. Point de fuite d'une échappée, point de fuite du roman, Ostwald devient la métaphore de cette quête inlassable du père.

III/ « Style désaffecté comme on désaffecte une usine après sa fermeture »

Fond et forme sont ici intimement liés. Dans l'interview que Thomas Flahaut a accordé le 14 novembre 2017 à la RTS, il parle de son écriture comme d'une écriture « plate, blanche ; une écriture contemporaine sans lyrisme ». Thomas, le narrateur, raconte effectivement dans une langue désaffectée, sans digression psychologisante, l'enchaînement des événements. Presque comme la fonction audiodescription d'un téléviseur, il décrit, dans une économie de mots, la scène dans laquelle il va récupérer le bureau que lui donne son père : « Au bout se font face un matelas nu et une télévision à écran plat. [...] Des bruits de vaisselle remuée. Serge, dans un recoin invisible de sa chambre, cherche la clé du bureau de papa. » (p. 37).

Quelques phrases plus loin, s'enchaînent sans transition la vision de Thomas depuis chez Serge et ses pensées : « Je regarde à travers une lucarne ronde un drapeau blanc et bleu lécher les murs orange du consulat de Grèce. Marie est nue dans mon lit. » Le dialogue est lui aussi dépouillé de toutes conventions syntaxiques, sans ponctuation, ni verbes de paroles : « Tu t'en vas ? / La voix de Marie. / Non, je prenais simplement l'air. » (p. 29). Proche du théâtre (que Thomas Flahaut a étudié à Strasbourg), le dialogue se fait même parfois répliques entrecoupées de didascalies : « Des soldats les ont agressés. Je les ai vus. / La vieille soupire et balaye l'air de sa main. Elle ne me croit pas. Félix, lui, me regarde, son visage figé dans une expression d'effroi mêlé de surprise. / Ils étaient deux. / La colère, le désir de vengeance électrisent les esprits. / Ils ont frappé les gosses. » (p. 106). Ou encore : « J'attire Marie contre moi, sa poitrine contre la mienne. / Reste. / J'enroule mon bras autour de sa taille. Contorsions. Secousses. / Arrête. / Mouvement de recul. Je retiens Marie. Je ramène son bassin vers moi. / Lâche-moi, merde. / Coups de poing sur mes épaules, mes côtes, je lâche Marie. » (p. 161).

Du théâtre, Thomas Flahaut reprend également les caractères, à la façon d'un Molière qui désigne ses personnages par leur nature profonde ; ici point d'Avare ou de Misanthrope mais des sobriquets révélateurs : le Rougeaud, la Gargouille, l'Épave ou Tête de souris. On peut noter encore l'alternance, sans marque distinctive, entre l'échange entre Thomas et sa mère bloquée à Marseille et des commentaires du jeune homme (cf. p. 59). Régulièrement se mêlent ainsi passages narratifs et discursifs sans que le lecteur sache même vraiment parfois qui parle. Ces effets d'étrangeté participent d'une langue très imagée et poétique.



ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

1/ En lien avec l'écriture de Thomas Flahaut

- Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932),
- Albert Camus, *L'Étranger* (1942),
- Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953).

2/ En lien avec le monde ouvrier, les conflits sociaux

- Les films de Ken Loach ou des frères Dardenne.

3/ Films post-apocalyptiques

- *Stalker* (1979) d'Andreï Tarkovski,
- *Malvil* (1981) de Christian de Chalonge,
- *The Wave* (2016) de Roar Uthaug.



PASSAGES À ÉTUDIER

- **L'incipit du roman** (p. 9 à 11) : souvenir du narrateur lors d'une manifestation à Belfort pour sauver les emplois chez Alstom,
- **l'appel téléphonique de la mère depuis Marseille** (p. 58 à 60) : alternance sans marques distinctives de paroles et de réflexions et commentaires du narrateur. À mettre en parallèle avec l'alternance des informations télévisées et la description des photos de famille (p. 64/65),
- **description de la campagne alsacienne** (p. 130/131), de cette zone entre ville et campagne que l'on nomme « rurbanité » ou « zone moche » (*Télérama*).

LES NUITS D'ÉTÉ (2020)

PARCOURS DE L'ŒUVRE

« Un monde qui a aboli le soleil par le sommeil. Un monde où n'existe que la succession infinie des nuits d'été. » (p. 36).

« ... transformer le réel en un grand terrain d'observation. » (p. 60).

I/ Un roman sociologique

1/ Décrire un territoire connu

Dans *Les Nuits d'été*, Thomas Flahaut raconte la vie de jeunes adultes de la région frontalière franco-suisse. Ce territoire, auquel il est attaché « comme une laisse » (cf. entretien d'août 2020 sur la RTS), il le connaît parfaitement pour y avoir passé toute son enfance et son adolescence. **L'autofiction** est d'ailleurs ici clairement mise en avant ; à la fin notamment, lorsque Louise, au début de la partie « Après la nuit », décline son identité : « Je suis née en 1991 à la maternité de Montbéliard, dans le Doubs » (p. 209). À une lettre près, cette affirmation pourrait être celle de Thomas Flahaut. C'est un peu de lui qu'il met aussi dans le personnage de Thomas auquel il donne d'ailleurs son prénom.

Mais l'auteur des *Nuits d'été* ne veut pas être donneur de leçon, observateur condescendant d'une population qu'il a laissée derrière lui en allant étudier ailleurs. Il ne veut pas faire des gens dont il parle « des animaux de zoo » (p. 93). Dans l'interview qu'il a accordée à la RTS en août 2020, il explique avoir lui-même, à 21 ans, été saisonnier dans une usine en Suisse. Écrivain, il veut rendre cet univers de la manière la plus juste, les préoccupations des gens qui y travaillent. Sans mépris, dans une belle langue, faire entendre ce qui se joue dans ces régions « pas encore sinistrées mais sinistrables ».

2/ Le transfuge de classe

Plongé un été durant dans l'univers de l'usine, Thomas Flahaut observe et analyse ce qui se joue au plus profond des êtres. **Les rapports de force et de domination** qui se mettent en place tout d'abord ; Thomas ressent immédiatement cette infériorité, cette « servilité d'opérateur » (p. 37) ; il remarque que la supériorité des chefs suisses passe moins par les vêtements que par le langage :

« un homme entre, portant sous sa blouse blanche chemise et cravate. Il ne prend soin de saluer ni Thomas ni son chef. Chef, c'est ce qu'il est. Son accent est suisse.

– On a quelque chose à vous dire.

Il ne dit pas Je. Il n'a pas besoin de porter de polo rouge pour marquer son pouvoir. Être là et dire On, et dire Vous, suffit. » (p. 86).

Puis **le sentiment de déclassement** que ressent tout ouvrier, « ce poison contre lequel il n'existe aucun antidote. » (p. 62). Les personnages le connaissent à plusieurs moments dans le roman : lors de la panne de sa machine pour Thomas (« La panne est une sensa-

tion » p. 37), lorsque Louise rencontre les parents de Jules qui sont architectes (« Ici, Louise se sent pauvre. » p. 62) et lorsque Mehdi croise un professeur d'université (« La honte que Mehdi a ressentie face au professeur persiste comme un sale goût dans sa bouche. » p. 180) ou visite avec son amoureuse l'usine vide après le démontage des machines (« Il ressent le vide. Les gens comme moi ne sont là que pour remplir brièvement des espaces vides [...]. Nous sommes des mottes de terre que l'on déplace dans des trous. » p. 194). Comment dès lors, faire sa vie, continuer son chemin sans trahir les siens, ceux avec qui on a grandi et vécu ? Thomas sait qu'en faisant des études supérieures il est désormais un traître pour certains d'entre eux :

« [Darty] a pour lui ce regard dédaigneux qu'il a commencé à avoir lorsque Thomas n'a pas pris comme eux la direction du lycée professionnel Anatole-France mais celle du lycée général Georges-Cuvier, dans la ville d'à côté, Montbéliard. Cette trahison avait effacé des années d'amitié. » (p. 34).

Le transfuge de classe se voit aussi physiquement ; leurs corps ne sont plus les mêmes et réagissent différemment aux difficultés inhérentes au travail de nuit :

« Mehdi se demande ce qui différencie leurs deux corps formés dans l'enfance aux mêmes jeux, soumis jusqu'à l'adolescence aux mêmes forces. Un mois d'usine ne provoque chez lui qu'une fatigue intense, mais supportable. Alors que ça a abattu Thomas. » (p. 145).

Face à ces changements de catégories sociales opérés par les jeunes gens, les pères des trois personnages principaux réagissent différemment. Pour le père de Mehdi, lequel refuse de reprendre la pâtisserie familiale, ceci est un acte déloyal et inexcusable. Quant au père des jumeaux, il l'avoue dans sa lettre : « j'étais triste quand tu es allé à l'usine. » (p. 205). Thomas le sait d'ailleurs au début du roman quand il abandonne ses études : « il vient de foutre en l'air les espoirs et la fierté de parents pour qui voir leur fils aller à l'université, c'était le voir accomplir quelque chose dont ils n'avaient sans doute jamais rêvé pour eux-mêmes. » (p. 42).

Mais alors comment tracer son chemin sans trahir les siens ? Comment accéder au sentiment d'être à sa place ? Où trouver le salut de son âme ? Thomas Flahaut donne plusieurs pistes dans son roman. La première, tout d'abord, est celle de la fraternité et de la « **solidarité** » (p. 89) : « Thomas est convaincu que ces derniers jours, les opérateurs ont gagné quelque chose de plus grand. [...] ils ont travaillé ensemble, ont fini par faire tomber joyeusement la barrière de ressentiment entre les fixes et les intérimaires, les vieux et les jeunes. » (p. 107).

L'amour aussi est vu comme une libération et permet de dépasser les clivages ; Mehdi y trouve son salut : « Le visage de Louise est un foyer, ses paroles et ses baisers tracent les frontières d'un pays nouveau. Là, il n'y aura pas de place pour cette tristesse, cette colère ressentie dès le réveil, depuis toujours. » (p. 194). L'auteur démontre également que **lorsque l'on fait ce que l'on aime, que l'on travaille dans le domaine, quel qu'il soit, que l'on a choisi, on est libre et heureux** ; ainsi, Louise comprend cela lorsqu'elle observe les parents de Jules, aisés socialement, fiers de leur fils charpentier : « La liberté dont les parents de Jules font preuve en soutenant leur fils dans une voie que beaucoup auraient vue comme un déclassement... » (p. 62). Le père de Thomas lui aussi en convient à la fin du roman ; son fils ne sera heureux que s'il choisit sa voie ; et il termine sa lettre par le plus beau des messages : « Vis la vie que tu veux vivre. » (p. 206).

II/ Le thème du passage

1/ Passage d'un pays à un autre

Le roman s'inscrit dans un territoire frontalier que connaît l'auteur pour y être né et y avoir grandi. « Les Verrières » (nom fictif qui remplace Audincourt) et Besançon pour le côté français et La Combe et Boncourt pour le côté suisse. Les personnages ne cessent de passer la douane pour se rendre à leur travail puis rentrer chez eux. Mais, de nombreux passages racontent des pauses que font les personnages juste avant ou après la frontière pour s'attendre et rouler ensemble ou pour toiser ce paysage d'usines dans lesquelles se tuent les travailleurs transfrontaliers français (p. 17/18).

2/ Passage de l'adolescence à l'âge adulte

Au commencement du roman, et de l'été, les personnages ont une vingtaine d'années. Les jumeaux Ledez sont étudiants (l'un en histoire, l'autre en sociologie) à Besançon où ils partagent un petit appartement. Mehdi, quant à lui, vit de petits boulots à la montagne l'hiver et à l'usine pendant la période estivale. Mais durant cet été, rien ne se passera comme prévu. Suite à une dépression et à la proposition de son ami d'enfance, Thomas va se faire embaucher à l'usine, et Louise, après une rupture amoureuse, va rentrer aux Verrières chez ses parents. Réunis donc durant l'été, les trois personnages principaux vont évoluer, se rapprocher et prendre des chemins inattendus. Cet été-là, éblouissant et tragique, va être déterminant pour leur vie future.

3/ Passage d'un ancien monde à un nouveau

Lorsque Thomas rentre dans l'usine dans laquelle il va passer son été, il est immédiatement frappé par une image insoupçonnée de l'endroit :

« L'atelier ne correspond pas à l'idée que Thomas s'en était fait. Il s'était figuré une suite de postes placés le long d'une chaîne se déroulant sous le plafond d'un hangar, une alternance de mouvements et d'arrêts, le fracas des tôles frappées. Mais cette usine-là a disparu depuis longtemps. Elle appartient à la vieille époque des syndicats et des grèves générales, celle de Chaplin. » (p. 11).

Désormais, le travail à l'usine consiste à s'agiter autour d'une machine : « T'as trois opérations à faire. Recharger le réservoir de châssis, recharger le réservoir de bobines, décharger les plateaux de stators. Voilà. » (p. 12). Mais la machine est insatiable et semble douée de malice :

« Mais la surprise de ne pas trouver chez Lacombe ce décor mythique ne l'empêche pas de voir que si la chaîne d'assemblage s'est métamorphosée, sa cadence, qui propulsait Charlot dans des rouages monstrueux, elle, n'a pas disparu. Peut-être est-elle plus sournoise encore. » (p. 13).

Les machines ont pris le pouvoir et « se moquent de lui » (p. 16).

Mais, ce qui frappe le plus dans ces nouvelles usines, c'est le manque de sens, l'absurdité d'un travail :

- qui consiste à réaliser des pièces dont on ignore l'utilité (p. 12),
- qui se poursuit même lorsqu'il n'y en a plus : « - Réveille-toi, je te paie pas à dormir. [...] - J'ai rien à faire. [...] - Pour l'instant, attends calmement que le temps passe. » (p. 84),
- qui n'est jamais terminé : « Si elle travaillait à l'usine, Louise sait qu'elle serait privée de

cela. Aussitôt apparues, les pièces disparaîtraient quelque part. Tout serait toujours à recommencer, sans fin. » (p.136).

Ainsi, tel Sisyphe, l'ouvrier moderne est, en vain, à la recherche de sens et s'épuise dans un monde inintelligible.

III/ Le thème de la mort

1/ Mort du monde ouvrier

L'usine fantasmée par Thomas n'existe plus. Au bout de quelques jours « [son] rêve ouvrier s'effrite. » (p. 36). Désormais, l'ouvrier est remplacé par l'« opérateur » et l'usine, qui était vue comme le « foyer » (p. 166) par beaucoup de familles, ne protège plus les siens ; au contraire, elle jette dans la précarité les gens en remplaçant les employés fixes par des intérimaires malléables et interchangeable à souhait ; et elle les « tue » (p. 120) à petits feux en leur refusant un rythme biologique normal : « cet endroit où Mehdi, Thomas et son père se sont épuisés, ont détraqué leur quotidien en offrant à l'industrie et à l'argent les dernières choses qui ne les soumettaient pas à leur pouvoir. Le sommeil et le rêve. » (p. 192). Ainsi, Thomas maigrit ; il maigrit beaucoup et « les dégâts se voient maintenant dans toute leur ampleur. » (p. 83). Cet amaigrissement progressif peut être mis en parallèle avec le démantèlement de la machine Miranda :

« Ses vitres de Plexiglas étaient déjà démontées, lui donnant l'aspect d'un étrange squelette. Devant les yeux de Thomas, le corps de Miranda est dépecé [...]. Thomas sans outil de travail, est réduit à compter les heures qui passent. [...] Il n'a rien d'autre à faire que contempler la Miranda de Medhi. Thomas, tu as maigri. Louise le lui a dit cet après-midi. » (p. 83).

Mais l'incarnation évidente de cette mort d'une époque ouvrière révolue est la ruine de la Rhodiacéta, dans laquelle Medhi est embauché comme agent de sécurité. Symbole dans les années 1960 de la réussite industrielle, elle fait figure désormais de « géant endormi » (p. 166). « [...] Rhodiacéta. Ce nom ne désigne rien d'autre qu'une ruine. » Mehdi, qui l'arpente de nuit avec un collègue, comprend qu'elle symbolise la fin d'un monde et que bientôt, pour les générations suivantes :

« le mot usine ne subsistera peut-être dans leur lexique qu'à l'état de fantôme, comme subsistent dans celui de Mehdi les mots calèche, rationnement, service militaire, prolétariat, lutte des classes. Les usines auront alors complètement disparu. Elles seront légendes. » (p. 167).

2/ Mort réelle et symbolique

Construit en 5 parties comme les 5 actes d'une tragédie, le roman conduit le lecteur vers la mort inexorable d'un personnage : Mehdi. Il joue avec sa vie sur sa moto Kawasaki. Ce personnage a déjà frôlé la mort au début du roman lors d'une course poursuite avec Nicolas sur l'autoroute qui les mène en Suisse, au cours de laquelle il a failli percuter la glissière de sécurité : « La chimie de son cerveau change brutalement, le faisant passer de l'exaltation à la terreur. Il a l'impression d'être mort et se rassure en sentant le vent battre

le cuir de sa veste » (p. 26). Mais la mort l'emportera bel et bien, à la fin du roman, dans un accident de moto alors qu'il vient de quitter Louise et qu'elle lui a proposé d'aller vivre avec elle à Besançon.

À cette mort bien réelle fait écho la mort supposée de Thomas. En effet, à l'usine, alors qu'un démonteur s'emploie à désosser une machine, « une épaisse plaque d'acier noirâtre » (p. 70) se détache et tombe lourdement. L'homme croit alors avoir tué Thomas qui était à cet endroit-là peu de temps auparavant. Chacun sera vite rassuré quand il verra la prétendue victime sortir... des toilettes ! Mais cet incident conforte Thomas dans son rôle de fantôme dans l'usine : « il n'a pas peur puisqu'il est déjà mort ainsi et qu'on n'a jamais vu personne mourir deux fois » (p. 85). Malgré cette mort qui n'en fut pas une, une partie de Thomas meurt quand même durant l'été ; cette mort symbolique de l'étudiant insouciant et nonchalant qu'il était, lui impose désormais de construire sa vie.

IV/ Autres thèmes qui peuvent être abordés

1/ Le thème du temps

Une certaine **lenteur** parcourt tout le roman avec deux moments représentatifs : la dépression de Thomas à Besançon quand il ne fait que dormir, et son inactivité à l'usine quand la plupart des machines ont été démontées : « Thomas se tient figé comme un élément de décor. Il observe les plateaux de stators qui se remplissent [...]. Ses gestes sont si lents qu'il semble presque immobile. [...] la vie de Thomas est d'une lenteur reptilienne. » (p. 138-139). **L'ennui** est aussi régulièrement ressenti par Thomas au mois d'août ; ennui à l'usine et ennui face à l'incompréhension des occupations de ses collègues motards : « alors que l'ennui ronge Thomas, Nicolas et Steven ont l'air de s'en nourrir. » (p. 185).

2/ Le thème du théâtre

L'usine peut être vue comme une grande scène sur laquelle s'agitent des comédiens : « Les opérateurs ont l'air d'acteurs gesticulant sur une scène, dans les faisceaux de deux gros spots. » (p. 138). Chacun arbore son costume : les opérateurs français en polo gris. Les chefs d'atelier français en polo rouge. (p. 36). Ainsi les rôles sont clairement définis et lorsque Thomas s'indigne d'un rappel à l'ordre, Mehdi, pragmatique, lui répond : « c'est juste un chef. » (p. 29).

L'écriture de Thomas Flahaut emprunte également au genre théâtral certaines caractéristiques : ainsi, la retranscription des interviews faites par Louise (cf. p. 60 et 171) dans le texte rappelle l'écriture théâtrale. La description aussi d'actions brèves au milieu de dialogues peut être assimilée à des didascalies :

« – Putain, arrête ça.

Darty arrive et le cousin obéit.

– On te voit plus, mon gars.

– J'ai à faire.

Paume. Poing. Main sur le cœur. Darty s'assoit sur le sol sale et râpé. Ordonne d'un geste aux mômes de déguerpir. » (p. 122).

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

1/ Passages du roman à mettre en parallèle avec des œuvres

- P. 16, 29 et 35 : personnification de la machine Miranda comme dans le poème *Melancholia* de Victor Hugo (« Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre »).
- P. 29 : liste de verbes à l'infinitif, qui décrivent les actions des opérateurs autour des machines, et qui fait penser au poème *Déménager* de Georges Pérec.
- P. 73 : La surprise des collègues de Thomas lorsque celui-ci se met à parler en anglais aux ouvriers étrangers venus démonter les machines, rappelle, dans *La Place* (1983), la surprise du père d'Annie Ernaux lorsqu'elle se met à parler anglais avec un auto-stoppeur.
- P. 128 : Thomas dit s'appeler « personne » à la jeune femme de la fête à Vesoul comme Ulysse dans l'*Odyssee* d'Homère face au cyclope Polyphème.
- La description d'une jeunesse qui se cherche dans un territoire économiquement en crise rappelle le roman de Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*.

2/ Livres sur le thème de l'usine

- Émile Zola, *L'Assommoir*, chap. 6 (lorsque Gervaise se risque à la forge pour voir son fils Etienne)
- Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, chap. 4 (l'entreprise familiale de la scierie)
- Claire Etcherelli, *Élise ou la Vraie Vie* (sur le travail à la chaîne)
- Simone Weil, *Journal d'usine* (1934-1935), publié dans *La Condition ouvrière* (somme de ses observations vécues en tant que « manœuvre » dans une usine)
- José Giovanni, *Le Haut FER* (1962). Adapté au cinéma sous le titre *Les Grandes Gueules*
- Robert Linhart, *L'Établi* (1978), livre autobiographique retraçant son métier d'ouvrier établi dans les usines Citroën à Paris
- Gérard Mordillat, *Les Vivants et les Morts* (2005)
- Joseph Ponthus, *À la ligne* (2019)

3/ Films sur l'usine

- *La Grève* (1925) de Sergei Eisenstein
- *Les Temps modernes* (1936) de Charlie Chaplin
- *À bientôt j'espère* (1968) de Chris Marker, film qui relate la grève à la Rhodiacéta en 1967
- *Les Lip, l'imagination au pouvoir* (2007) de Christian Rouaud ; film documentaire
- *L'Usine de rien* (2017) de Pedro Pinho
- *Retour à Forbach* (2017) de Régis Sauder (film documentaire sur le retour du réalisateur dans sa ville natale)

4/ Livres sur le transfuge de classe

- Annie Ernaux, *La Place* (1983)
- Didier Eribon, *Retour à Reims* (2009)
- Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014)
- Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la Non-reproduction* (2014)
- Jules Naudet, *Grand patron, fils d'ouvrier* (2014)



PASSAGES À ÉTUDIER

- **L'incipit du roman** (p. 11 à 12) : description d'une usine moderne (personnification de la machine, mort de l'ouvrier, rapport de forces...),
- **le défilé lors de la fête nationale suisse**, le 1^{er} août (p. 113 à 116) ; le cortège des travailleurs frontaliers français est décrit comme l'avancée d'une armée (métaphore filée du combat ; champ lexical de la bataille : « char d'assaut », « drapeaux tricolores », « attaque », « comme un général avant une bataille », « chef », « à l'assaut d'une Bastille imaginaire », « comme une phalange armée », « poignée de poudre à canon », « démarche martiale »),
- **réflexions sur la langue** : sur le mot « aimer » (p. 156) et sur le mot « ouvrier » (p. 171),
- **l'usine vue comme un insecte géant** : p. 189,
- **métaphore horticole pour parler de la lutte des classes** : p. 194,
- **la mort de Mehdi** : p. 200 à 201.



LECTURE TRANSVERSALE DES DEUX ROMANS

Dans une interview accordée au journaliste Nicolas Julliard pour la RTS en août 2020, Thomas Flahaut le reconnaît : « *Les Nuits d'été* est presque une réécriture d'*Ostwald* ».

De nombreux ponts peuvent être ainsi dressés entre les deux romans :

- Le lecteur suit le quotidien d'un trio de personnages (2 garçons et une fille) : Noël, Félix et Marie dans *Ostwald* et Thomas, Mehdi et Louise dans *Les Nuits d'été* ;
- la communication est difficile avec les pères dans les 2 romans ; Noël et son frère voient très peu leur père parti vivre vers Strasbourg ; Thomas, dans *Les Nuits d'été* manque de se battre avec son « daron » et Mehdi redoute la colère de son père pour qui il va arrêter de travailler ;
- description dans les deux romans de la fin du monde ouvrier sur un même territoire, celui de la frontière franco-suisse ;
- démantèlement d'usines qui se répercute sur la famille (« [Mehdi] associe le dévisage de ces machines au désossage de sa propre famille. » p. 137) ;
- certaines caractéristiques de l'écriture de Thomas Flahaut :
 - la théâtralité,
 - la désignation de certains personnages par des périphrases (« Quand il ressort, laissant Polo rouge à sa honte, Cravate-blouse blanche n'a pas un regard pour les polos gris » (*Les Nuits d'été* p. 87),
 - une économie de mots : « La broche tourne. Les poulets rôtissent. Lentement » (*Les Nuits d'été* p. 74 + p. 144),
 - une langue poétique : « Cette année, l'été n'arrive pas, comme chaque année, en se levant lentement sur les ruines de l'hiver. Il hésite. Se recouche en averses. » (*Les Nuits d'été* p. 52),
 - brouillage dans la narration, comme dans le mélange entre rêve et réalité que vit Louise (cf. p. 67).